

Duquesne University

Duquesne Scholarship Collection

Spiritan Books

Spiritan Collection

1991

Un Espace Mémorial Spiritain

Jean Ernoult

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/spiritan-books>

 Part of the [Catholic Studies Commons](#)

CLAUDE POUILLART DES PLACES

JACQUES LAVAL

UN ESPACE MÉMORIAL SPIRITAIN

DANIEL BROTTIER



Maison Mère
de la Congrégation du Saint-Esprit
30, rue Lhomond – Paris V^e

FRANÇOIS LIBERMANN

682

1x
ritan
1.

BX 3682
.Z7
E76
1991+

SP12
COLL

0123441572

SPIRITAN COLLECTION
DUQUESNE UNIVERSITY
The Gumberg Library



Congregation of the Holy Spirit
USA Eastern Province

Jean Ernout, CSSp

UN ESPACE MÉMORIAL SPIRITAIN

Dans la chapelle de la Maison Mère
de la Congrégation du Saint-Esprit,
30, rue Lhomond - Paris V^e :

UN ESPACE MÉMORIAL SPIRITAIN

garde le souvenir de quatre témoins
reconnus
dans la " Règle de Vie Spiritaine "
et par l'Eglise :

1679 - Claude POUILLART des PLACES - 1709
1802 - François LIBERMANN - 1852
1803 - Jacques LAVAL - 1864
1876 - Daniel BROTTIER - 1936



POULLART DES PLACES
à dix-neuf ans



sur son lit de mort

CLAUDE POULLART DES PLACES (1679-1709)

Dans la chapelle de la rue Lhomond, le cénotaphe du Père Poullart des Places est réalisé comme un hommage filial dédié par la Congrégation à celui qu'elle reconnaît comme son fondateur. La sobriété du monument évoque bien l'effacement de celui qui n'a jamais eu de tombeau et qui se fait si volontiers oublier. Poullart des Places nous lègue son souci des pauvres, aussi bien pour les soulager directement que pour leur permettre de devenir prêtres et de se consacrer à d'autres pauvres. L'évangélisation et le soutien des pauvres par les pauvres, auprès et au loin, reste la dimension première de la Congrégation du Saint-Esprit. L'enquête pour sa béatification a été ouverte par le diocèse de Paris le 1^{er} octobre 1989.

L'enfance et les études

Claude-François Poullart des Places naquit à Rennes, le 26 février 1679. Son père, l'un des plus riches commerçants de la ville, était aussi un avocat estimé au Parlement de Bretagne. Sa mère, Jeanne le Meneust, appartenait à une famille ancienne, mais appauvrie.

Au cours de ses études au collège des Jésuites de Rennes, Claude y révéla des dons intellectuels remarquables. Après son année de rhétorique, en 1693-1694, il suivit à Caen, pendant un an, des cours d'éloquence publique. De retour à Rennes, il entra au collège Saint-Thomas pour trois ans de philosophie. Il fut alors choisi pour soutenir en public la thèse traditionnelle de philosophie, dite *le Grand Acte*. Ce 25 août 1698, le jeune orateur conquit et émut son auditoire par la clarté et la simplicité de son exposé et de ses réponses. C'est sous les applaudissements que s'achevait, de façon brillante et mémorable, cette première étape de sa vie.

Claude passa alors quelques jours dans la maison de retraite du collège Saint-Thomas, « pour se raffermir dans la piété, mais aussi pour examiner devant Dieu à quel état de vie il se sentait appelé ». Ce fut probablement alors qu'il proposa à ses parents le dessein qu'il avait d'embrasser l'état ecclésiastique. Suivant les conseils de son père qui lui demandait un temps de réflexion, il partit, en octobre 1698, pour la faculté de droit de l'université de Nantes.

Pendant les deux années de son séjour sur les rives de la Loire, il connut des périodes de grande ferveur et d'autres de tiédeur relative.

Vers le sacerdoce

De retour à Rennes, au début de l'été 1700, avec ses lettres de licence de droit, Claude demeurait encore indécis entre le sacerdoce et le droit. Ses hésitations furent de courte durée. « Dieu l'éclaira d'une vive lumière qui lui fit connaître qu'il n'entrerait pas dans la magistrature ». Il prit cependant un nouveau temps de réflexion, au cours d'une retraite, pendant laquelle il écrivit deux cahiers : *Réflexions sur les vérités de la religion* et *Choix d'un état de vie*.

Dans le deuxième texte, « il se déterminait pour l'état ecclésiastique où il pourrait convertir les âmes à Dieu, se tenir lui-même plus régulier dans la vertu et faire le bien plus facilement ». A la rentrée d'octobre 1701, Claude Poullart des Places était, à Paris, l'un des quatre cent cinquante pensionnaires de Louis-le-Grand, établissement dirigé par les Jésuites.

Le 15 août 1702, par la réception de la tonsure, M. des Places (c'est ainsi qu'on le nommait le plus souvent à Paris) fit son entrée dans la cléricature. Cette date est aussi pour lui le début d'engagements plus marqués dans la voie du renoncement, du mépris du monde, du rejet du respect humain.

Ceci, à l'exemple de Michel le Nobletz, prêtre missionnaire, mort en odeur de sainteté en Bretagne (1652), dont Claude avait lu la biographie avec ferveur.

L'attention de Claude avait été attirée par les « petits savoyards », nombreux à Paris comme ramoneurs de cheminées et qui, le plus souvent, étaient isolés et abandonnés. Il se fit leur ami, leur enseignant la lecture, l'écriture et les rudiments de la religion. Peu à peu il commença à subvenir à leurs besoins matériels.

Bientôt il s'avisa que bon nombre d'étudiants ecclésiastiques étaient presque aussi démunis que ses petits ramoneurs. Parmi les plus pauvres, la subsistance était précaire. Ils s'arrangeaient pour attraper quelques cours quand ils pouvaient se libérer des besognes matérielles dont ils avaient besoin pour vivre.

Le séminaire du Saint-Esprit

Claude commença par en aider quelques-uns, sans songer encore à une fondation nouvelle. « Il ne s'agissait alors, dit-il, que d'accueillir quatre ou cinq étudiants pauvres et à essayer de leur venir en aide discrètement ». Mais, il s'aperçut que ses protégés avaient besoin d'une formation spirituelle autant que de moyens de vivre.

Après avoir loué une maison, rue des Cordiers, il choisit une douzaine d'étudiants ecclésiastiques et, comme le rapporte un ancien document, « le dimanche de la Pentecôte, 27 mai 1703, Messire Claude Poullart des Places, n'étant lui-même qu'un aspirant à l'état ecclésiastique, a commencé l'établissement d'une communauté et séminaire, consacré au Saint-Esprit, sous l'invocation de la Vierge conçue sans péché ».

La maison de la rue des Cordiers devint vite trop petite et, vers la fin de 1705, Claude transporta son séminaire naissant, rue Neuve-Saint-Etienne (maintenant rue Rollin), où il pouvait abriter une soixantaine d'étudiants.

Du temps de ses études au collège de Rennes, Claude s'était lié d'amitié avec Louis-Marie Grignon de Montfort. En 1702, ce dernier était passé à Paris et avait rendu visite à son ami. Il lui avait proposé de s'associer à son œuvre des missions et retraites dans la France rurale. Finalement Claude avait décliné l'offre, préférant continuer à consacrer son temps à fournir à de futurs prêtres le vivre et le couvert, en même temps que la formation de qualité qui leur était nécessaire. Cela ne l'empêcha pas de rester en bonne relation avec Grignon de Montfort.

A la fin de l'année 1704, au cours d'une retraite, Claude Poullart des Places écrivit ses *Réflexions sur le passé*, où il exprime des doutes sur ses capacités à diriger sa petite communauté. Il put cependant surmonter ses scrupules et continua à s'occuper de son séminaire. En même temps, il se préparait à l'ordination sacerdotale qu'il reçut le 17 décembre 1707.

Une œuvre originale

La fondation de M. Poullart des Places n'apparaissait pas seulement comme une œuvre de plus parmi les communautés du même genre. Son originalité résultait d'une conception d'ensemble, avec les caractéristiques suivantes :

– Pour être admis au Saint-Esprit, il fallait être pauvre et ne pouvoir payer ailleurs sa pension.

– La communauté du Saint-Esprit ne pouvait se maintenir qu'avec le soutien des pères Jésuites de Louis-le-Grand et en lien étroit avec eux.

– L'enseignement reçu à Louis-le-Grand était éclairé, approfondi au Séminaire, par un ensemble de conférences, réflexions et exercices divers.

– Les séminaristes du Saint-Esprit étaient élevés dans les principes de la plus saine doctrine de l'Eglise catholique et romaine. Par la suite, ils s'interdisaient la recherche de « bénéfices ecclésiastiques ».

– A l'entrée au séminaire, Poullart des Places s'efforçait de choisir les sujets les plus capables d'acquérir à la fois science et vertu.

– Dans l'idéal de sainteté sacerdotal et apostolique de Poullart des Places, apparaissait avec un relief tout particulier la *vertu* de pauvreté.

C'est donc par une exigence plus grande, aussi bien sur la gratuité que sur la formation spirituelle et intellectuelle que la communauté du Saint-Esprit se distinguait des autres petites communautés.

L'hiver 1709

Le fondateur du séminaire du Saint-Esprit n'allait pas demeurer longtemps avec ses disciples.

L'hiver de 1709 reste, chez les historiens, connu pour sa rigueur. A la mi-janvier, durant une dizaine de jours, le thermomètre descendit à -21° . Après une remontée de peu de durée, une nouvelle vague de froid, accompagnée de neige et de vent, survint en février. Au cours de cet hiver, rapporte un contemporain, plus de 30 000 Parisiens moururent de froid. Cette conjoncture engendra, à Paris et dans tout le royaume une disette qui se prolongea une bonne partie de l'année.

Claude Poullart des Places subit d'autant plus les conséquences du froid et de la faim qu'il aimait toujours mieux manquer de quelque chose que de voir ses écoliers en être privé.

Pauvreté jusque dans la mort

Fin septembre 1709, il fut atteint d'une pleurésie, jointe à une fièvre continue et à une infection intestinale. Il endura pendant quatre jours des douleurs extrêmes. Comme les hôpitaux regorgeaient de malades, au point qu'on devait en mettre plusieurs dans le même lit, il fut soigné à la maison.

Cela se passait au moment où se préparait le déménagement de la rue Neuve-Saint-Etienne dans une propriété située rue Neuve-Sainte-Geneviève (actuellement rue Tournefort), à l'enseigne de *l'Ecu de France*. Le séminaire s'y installa le 1^{er} octobre 1709. Le lendemain, vers 5 heures de l'après-midi, Claude Poullart des Places y rendit son âme à Dieu.

Ses funérailles se déroulèrent dans la simplicité, en accord avec l'esprit de pauvreté qu'il avait prêché en paroles et en actes. Sa dépouille mortelle fut déposée au cimetière de l'église Saint-Etienne, dans une fosse commune. Celle-ci, une fois comblée, fut utilisée pour d'autres, quelques années plus tard.

Comme pour effacer de lui tout souvenir, onze ans après sa mort, un incendie éclata à Rennes, détruisant huit cents maisons, y compris sa demeure paternelle.

Vingt-trois ans après la mort de Claude Poullart des Places, le 1^{er} janvier 1732, le séminaire du Saint-Esprit s'installa à son emplacement définitif, rue des Postes, actuellement 30 rue Lhomond, qui devint ainsi la *Maison Mère de la Congrégation du Saint-Esprit*.

De l'Œuvre des écoliers à l'apostolat missionnaire

Un certain nombre de prêtres, formés au séminaire du Saint-Esprit, prirent le chemin des missions lointaines. Les premiers partirent pour le Canada et l'Extrême-Orient, par l'intermédiaire du *Séminaire des Missions Etrangères de Paris*.

Il y eut bientôt, dans les Missions de Cochinchine, du Tonkin et du Se-Tchouan, quatre évêques formés au séminaire du Saint-Esprit.

A partir de 1752, des Spiritains se rendirent au Canada sans passer par les Missions Etrangères. En 1765, la préfecture apostolique de Saint-Pierre-et-Miquelon fut confiée aux Spiritains.

Au lendemain de la Révolution, la Congrégation du Saint-Esprit fut chargée par le gouvernement français de fournir des prêtres aux colonies. De 1817 à 1832, le supérieur de la congrégation, M. Bertout, put envoyer 97 missionnaires pour diverses destinations : Antilles, Guyane, Saint-Pierre-et-Miquelon, Sénégal, Ile Bourbon, Pondichéry.

C'est ainsi, qu'en un peu plus d'un siècle, l'Œuvre des écoliers, fondée par Claude Poullart des Places, devint une congrégation missionnaire.

PRIÈRE A LA SAINTE TRINITÉ (extraits) :

« Très sainte et adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, que j'adore par votre grâce de toute mon âme et de toutes mes forces, permettez-moi de vous offrir très humblement mes petites prières pour votre plus grand honneur et gloire, pour ma sanctification, pour la rémission de mes péchés, pour la conversion de tous mes parents, amis, ennemis, bienfaiteurs, et généralement pour tous ceux pour qui je dois vous prier, vivants ou trépassés.

« Permettez-moi, mon Dieu, de vous offrir le saint sacrifice de la messe à cette même intention, et pour qu'il vous plaise de m'accorder la foi, l'humilité, la chasteté, la pureté d'intention, la droiture dans mes jugements, la grande confiance en vous, la grande défiance de moi-même, la constance dans le bien, la persévérance finale, la douleur de mes péchés, l'amour des souffrances et de la croix, le mépris de l'estime du monde, la régularité pour mes petites règles, votre force et votre vertu contre la tiédeur, contre les respects humains et généralement contre tous vos ennemis...

« Remplissez mon cœur et mon esprit de la grandeur de vos jugements, de la grandeur de vos bienfaits et de la grandeur des promesses que je vous ai faites par votre sainte grâce, pour qu'il m'en souviennne à jamais, vous suppliant de me donner plutôt mille morts que de permettre que je vous sois infidèle...

« Il ne me reste plus, mon Dieu, à vous demander que la privation entière de tous les biens terrestres et périssables. Accordez-moi donc encore cette grâce en me détachant absolument de toutes les créatures et de moi-même, pour n'être plus inviolablement qu'à vous seul et pour que mon cœur et mon esprit, n'étant plus remplis que de vous, je sois toujours en votre présence comme je dois...

« Je vous demande toutes ces grâces, par le sang précieux que mon aimable Sauveur Jésus-Christ a bien voulu répandre pour moi sur l'arbre de la croix, par tous les saints sacrifices qui vous ont été offerts jusqu'ici, qu'on vous offre actuellement et qu'on vous offrira.

« Je vous les demande, ces grâces, par toutes les saintes prières qu'on vous a adressées, qu'on vous adresse à présent et qu'on vous adressera, vous suppliant, mon Dieu, pour cela de me permettre de joindre mon intention à celle de toutes ces saintes personnes, auxquelles je vous supplie d'être comme à moi un Dieu de miséricorde dès à présent et éternellement, par le Sang précieux que mon Seigneur J.C. a bien voulu répandre pour nous et que je supplie la Ste Vierge de vous offrir avec nos cœurs, pour mériter qu'il nous soit efficace ; ainsi soit-il. »

Claude François Poullard



FRANÇOIS LIBERMANN
(D'après un tableau
d'un auteur inconnu)



Sur son lit de mort
(Dessin de Mgr de Ségur)

FRANÇOIS LIBERMANN (1802-1852)

En face du cénotaphe de Claude Poullart des Places le tombeau du Vénérable Père François Libermann a trouvé sa place dans la chapelle de la rue Lhomond, après Notre-Dame du Gard et Chevilly. Libermann a d'abord été le fondateur de la Société du Saint-Cœur de Marie, consacrée à l'évangélisation des Noirs. Avant comme après son union à la Congrégation du Saint-Esprit, Libermann nous laisse l'idéal de la vie apostolique, « cette vie toute d'amour et de sainteté » que Jésus lui-même a menée sur la terre, une spiritualité et une mystique missionnaire. Il a été déclaré héroïque dans ses vertus, avec le titre de Vénérable. Il incarne pour nous le souci des plus pauvres dans l'Eglise universelle, aussi bien en première évangélisation qu'auprès des plus abandonnés.

L'enfance et les études

Jacob Libermann naquit à Saverne le 11 avril 1802, cinquième enfant sur neuf, de Lazare Libermann, le rabbin de la ville.

Délicat et frêle, craintif et nerveux, docile et doux, doué d'une intelligence prompte et juste, d'esprit pratique et de volonté persévérante, il fut, d'après de nombreux témoignages, le préféré de son père, qui songeait à lui laisser, après lui, sa charge. Poursuivant ses études près de son père, Jacob demeura jusqu'à la vingtième année un israélite croyant, pratiquant, menant une vie vertueuse, bien que déjà, il soit choqué de certaines sévérités des rabbins.

En 1824, son père l'autorisa à poursuivre ses études à Metz, où il y avait une Ecole supérieure israélite. Il y fut déçu par l'accueil des rabbins auxquels il s'adressa. Il pensa nécessaire, en plus de ses études talmudiques, de cultiver les connaissances profanes, c'est-à-dire, le français et le latin.

C'est au cours de ce séjour à Metz qu'il apprit la conversion au catholicisme de son frère aîné Samson, baptisé avec sa femme, le 15 mars 1824.

La conversion

Encore indécis, il se rendit à Paris où, dans une cellule du collège Stanislas, il se trouva seul, en tête à tête avec *l'Histoire de la Doctrine chrétienne* de Lhomond et un autre livre du même auteur. « Ce moment, a-t-il écrit, fut extrêmement pénible. C'est alors que, me souvenant du Dieu de mes pères, je me jetai à genoux et le conjurai de m'éclairer sur la véritable religion. Le Seigneur, qui est près de ceux qui l'invoquent du fond de leur cœur, exauça ma prière. Tout aussitôt je fus éclairé, je vis la vérité. La foi pénétra dans mon esprit et dans mon cœur. »

Baptisé la veille de Noël 1826, il prit le nom de François. Désirant devenir prêtre, il fut admis, en 1827, au séminaire de Saint-Sulpice.

La maladie

C'est alors que se manifesta la maladie qui devait l'éprouver pendant de longues années, l'épilepsie. Malgré les premières crises, il fut admis à la tonsure et l'année 1828 se passa relativement bien. Mais, à la fin de l'année 1829, alors qu'il se préparait au sous-diaconat, il fut terrassé par une forte crise qui ne laissait aucun doute sur la gravité de son état.

Il eut par la suite des périodes de rémission et, avec le temps, il arriva à prévoir les crises. Il apprit à se soigner et à pratiquer vis-à-vis de sa « chère

maladie » le calme, l'égalité d'âme, en quelque sorte, le dédain de son mal, seule manière d'y apporter une atténuation.

L'épilepsie l'empêchait d'accéder à la prêtrise. Malgré cela, à cause de son influence bienfaisante sur les séminaristes, on l'autorisa à rester dans la maison sulpicienne d'Issy. Il y fut, pendant six ans, l'auxiliaire de l'économiste de la maison. On lui confia divers travaux matériels, ainsi que l'accueil des nouveaux et le soin spirituel des domestiques. Dans ces tâches il fit preuve d'esprit pratique et se montra diligent et inlassable. Son ascendant sur les séminaristes fut considérable.

En 1837, il se retrouva à Rennes, assistant du maître des novices chez les Eudistes, mais il n'y resta que deux ans.

L'Œuvre des Noirs

À Issy et à Saint-Sulpice, à partir de 1833, François Libermann avait eu de l'influence dans les « bandes de piété » qui s'y étaient constituées. Deux membres de ces bandes, MM. Frédéric Le Vasseur et Eugène Tisserant, eurent ainsi l'occasion de lui faire part, séparément, de leurs projets en faveur de l'évangélisation des esclaves noirs dans les vieilles colonies françaises.

Les deux jeunes gens se rencontrèrent, le 2 février 1839, à Notre-Dame des Victoires. C'est le curé, M. Charles Desgenettes, qui leur fit prendre conscience de la similitude de leurs préoccupations. Un troisième séminariste se joignit à eux, M. de la Brunière, qui, plus tard, devait partir aux Missions Étrangères.

Libermann eut alors comme l'intuition du rôle qu'il serait amené à jouer dans le projet de ces jeunes gens. Ceux-ci lui demandèrent d'adapter à leur projet missionnaire la règle des Eudistes.

La première étape était l'approbation du Saint-Siège. En compagnie de M. de la Brunière, qui assurait les frais du voyage, Libermann arriva à Rome en janvier 1840. Il y reçut l'aide de M. David Drach (dit « le Chevalier Drach »), lui-même juif converti, que François connaissait depuis sa conversion et qui était alors bibliothécaire à la Propagande. Tous deux obtinrent du pape Grégoire XVI, une audience, le 17 février, ce que Libermann considéra comme un encouragement.

Le 11 mars, il présenta un mémoire à la Propagande, mais il dut attendre jusqu'au 6 juin une réponse. On s'y montrait favorable au projet de l'Œuvre des Noirs, mais il fallait, lui précisait-on, qu'il reçoive l'ordination sacerdotale.

Libermann resta encore quelques mois à Rome. C'est alors qu'il mit au point définitivement la règle qu'il avait déjà préparée à Rennes et qu'il composa son *Commentaire sur l'Évangile de saint Jean*. En même temps, constatant que sa santé s'améliorait, il entreprit des démarches auprès de

l'évêché de Strasbourg, son diocèse d'origine, pour parvenir au sacerdoce. Il obtint des assurances de Mgr Raess. Il quitta Rome le 8 janvier 1841 et entra au grand séminaire de Strasbourg le 23 février.

Le noviciat de La Neuville

Pendant le séjour de Libermann au séminaire de Strasbourg, M. Le Vavas seur engagea des pourparlers avec M. de Brandt, ancien de Saint-Sulpice et neveu de Mgr Mioland, évêque d'Amiens. Celui-ci proposa à la congrégation naissante, en location, une maison à La Neuville, près d'Amiens.

Libermann avait été ordonné diacre, à Strasbourg, le 10 août 1841. Aussitôt après, il se rendit à Amiens, où il fut ordonné prêtre, par Mgr Mioland, le 18 septembre. Le samedi suivant, à Paris, il célébra à Notre-Dame des Victoires, une messe, à laquelle assistaient l'abbé Desgenettes et quelques confrères déjà enrôlés : MM. Le Vavas seur, Tisserant et Collin, ainsi que quelques amis. Un jeune prêtre, venu du midi, était aussi présent, l'abbé Bessieux qui, plus tard, sera « l'apôtre du Gabon ».

Le lundi 27 septembre 1841, s'ouvrit le Noviciat de La Neuville, avec MM. Libermann, Le Vavas seur et Collin. M. Tisserant, lui, était resté à Paris, d'où il accomplit son noviciat à distance, ce qui était alors admis. Certains même, comme le Père Jacques Laval, apôtre de l'île Maurice, partirent en mission sans avoir fait un temps de noviciat. Un an plus tard, les novices atteignaient la douzaine et on comptait sept prêtres parmi eux.

En mars 1842, le Père Libermann acheta, à l'évêché d'Amiens, la propriété de La Neuville et entreprit la construction de deux ailes et d'une chapelle.

Le Vavas seur partit pour l'île Bourbon (La Réunion) après quatre mois de noviciat. Tisserant, après quelques semaines à La Neuville se rendit à la Martinique, en attendant une occasion pour pénétrer en Haïti. Ainsi, un an à peine après les débuts de la nouvelle congrégation, certains de ses membres les plus importants travaillaient déjà dans leur champ d'apostolat.

Le vicariat des Deux-Guinées

Le 28 septembre 1842, le Saint-Siège créait en Afrique l'immense vicariat apostolique des Deux-Guinées et Sierra Leone, confié à Mgr Edward Barron, ancien vicaire général de Philadelphie (Amérique du Nord). Cette vaste nouvelle mission s'étendait sur 8 000 kilomètres de côtes, du Sénégal à l'Orange.

Par l'intermédiaire du curé de Notre-Dame des Victoires, l'abbé Desgenettes, Mgr Barron entra au contact avec le Père Libermann qui proposa au vicaire apostolique sept missionnaires. Il prépara soigneusement leur départ. Il rassembla pour l'expédition vingt tonnes d'approvisionnement et exigea des partants un entraînement physique, complétant leur formation spirituelle : on alla jusqu'à des marches forcées de 70 kilomètres en une journée.

Le 13 septembre 1843, les sept prêtres, accompagnés de trois laïcs, dont un futur frère, quittaient Pauillac pour l'Afrique. Un mois plus tard, ils parvinrent à Gorée pour une escale de deux semaines. Un autre mois de navigation les amena, le 29 novembre 1843, au Cap des Palmes, au Libéria, où Mgr Barron avait établi sa résidence ; mais, lui-même n'était pas là pour faciliter leurs débuts dans ce pays anglophone.

Le temps des épreuves

Les missionnaires se mirent avec ardeur à l'étude de la langue locale. Totalement inexpérimentés, ils adoptèrent un mode de vie avec un règlement strictement appliqué et une nourriture volontairement frugale. Ces excès de zèle et la rigueur du climat produisirent des effets dramatiques. En moins de deux semaines, sur les douze missionnaires, sept tombèrent malades. A la fin du mois de décembre, deux d'entre eux moururent.

Ils n'étaient plus que huit, en mars 1844, au moment de l'arrivée de Mgr Barron. Celui-ci, laissant sur place le Père Bessieux avec deux compagnons, emmena les autres à Grand Bassam, mais ils succombèrent les uns après les autres et, en septembre 1844, Mgr Barron, découragé devant ce désastre, rentra en Europe.

Au même moment, le Père Bessieux et le Frère Grégoire, seuls survivants de cette malheureuse expédition, se rendirent au Gabon. Ils s'installèrent à Libreville, qui devint ainsi la base des futures avancées missionnaires en Afrique équatoriale.

Le temps des épreuves se prolongea encore une dizaine d'années. Il fallut attendre 1854, après la mort de Libermann, pour que la situation s'améliore, avec la nomination de deux vicaires apostoliques : Mgr Jean-Rémi Bessieux et Mgr Aloys Kobès, qui, tous deux, restèrent en fonction jusqu'aux environs des années 1870.

De 1843 à 1854, soixante-quinze missionnaires avaient été envoyés en Afrique. Parmi eux quarante-deux étaient morts prématurément ou avaient dû être rapatriés. En 1854, le vicariat des Deux-Guinées comptait en activité deux évêques, quinze prêtres, neuf frères et dix-neuf sœurs, répartis en cinq missions.

Noyon et Notre-Dame du Gard

En 1846, de mai à septembre, le Père Libermann entreprit un long voyage à Rome et dans diverses régions de France : il passa à Marseille, à Castres (chez les sœurs Bleues), à Bordeaux, à Nantes, à Saint-Malo. A son retour, il acheta un immeuble, situé Faubourg-Noyon, près d'Amiens, pour remplacer la maison de La Neuville, devenue trop petite pour le noviciat.

Il lui fallait trouver aussi la place pour recevoir les étudiants, philosophes et théologiens. L'occasion se présenta alors d'acquérir l'abbaye de Notre-Dame du Gard, où s'installèrent, dès les premiers jours de novembre, une trentaine de scolastiques.

L'union de deux congrégations

Dès les débuts de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie il avait été question d'une possible union avec la Congrégation du Saint-Esprit, mais cela ne s'était pas concrétisé.

En 1848, les circonstances parurent favorables pour réaliser cette union. Quelques tractations et des démarches à Rome aboutirent, le 28 septembre 1848, à l'approbation officielle de la Propagande où, s'adressant aux deux supérieurs, il était précisé : « Ils vous appartient de mener à bien cette fusion de vos deux congrégations, de façon telle que, dorénavant la Congrégation du Saint-Cœur de Marie cesse d'exister et que ses membres et ses aspirants soient intégrés à la Congrégation du Saint-Esprit ».

Le supérieur des Spiritains, M. Monnet, fut nommé vicaire apostolique de Madagascar et, le 3 novembre 1848, la Propagande approuva l'élection, comme supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, du Père Libermann. Celui-ci eut à faire preuve de patience et de tact pour surmonter l'opposition de certains de ses confrères devant le nouvel état des choses. Il profita des changements survenus pour réviser la *Règle provisoire* qu'il avait rédigée quelque huit ans plus tôt.

Le clergé et les évêchés des colonies

La question la plus importante qu'il eut alors à régler fut celle de la situation religieuse des colonies. Il était urgent d'entreprendre certaines réformes pour remédier aux déficiences du clergé colonial. Il élaborait dans ce but un projet qu'il soumit au ministre des Affaires religieuses et à la Propagande. Il rédigea aussi, en septembre 1850, un mémoire concernant les évêchés coloniaux, sur les rapports des évêques avec le pouvoir civil.

Il continuait pendant tout ce temps à entretenir une correspondance suivie avec ses missionnaires. Dans ses voyages à travers la France, il voyait que beaucoup de pauvres y étaient aussi abandonnés qu'en pays de mission. Si les troubles de la Révolution de 1848, le fardeau supplémentaire résultant de la fusion avec les Spiritains et sa mort prématurée en 1852, ne lui permirent pas de réaliser tous ses plans, il fit en sorte que la congrégation commençât à s'occuper d'action sociale et religieuse parmi les manœuvres et les employés d'Amiens, de Bordeaux et de Paris.

Les derniers mois

En mai 1851, après un séjour de deux mois à Notre-Dame du Gard, de retour à Paris, il rédigea ses *Instructions aux missionnaires*, cahier de soixante-quatre pages, qui est son testament spirituel.

A la fin de l'année 1851, le P. Libermann se plaignait assez souvent d'une grande fatigue. Sa santé, qui avait toujours été précaire, se détériora rapidement. En décembre, il était de nouveau à Notre-Dame du Gard, mais il passa presque toujours au lit ce séjour de deux ou trois semaines. Revenu à la Maison Mère, il dut garder la chambre. Le Père Le Vasseur écrivit alors à son frère, le docteur Libermann : « C'est à peu près la même maladie qu'il y a trois ans. Il ne peut pratiquement rien prendre. Il est dans une diète presque complète ».

Le 27 janvier 1852, on lui administra l'extrême-onction. Le 30 janvier au soir, devant la communauté rassemblée pour l'adieu suprême, il prononça péniblement quelques mots « Je vous vois pour la dernière fois. Je suis heureux de vous voir. Sacrifiez-vous pour Jésus, pour Jésus seul. Dieu c'est tout. L'homme n'est rien. Esprit de sacrifice, zèle pour la gloire de Dieu et les âmes ».

Son agonie dura jusqu'au 2 février. Il expira vers 3 heures de l'après-midi, au moment même où, dans la chapelle voisine, on chantait le Magnificat des vêpres solennelles de la fête de la Purification de Marie. L'abbé de Ségur fit de lui un portrait sur son lit de mort, portrait qui est le plus ressemblant de ceux que l'on possède. Ses obsèques eurent lieu dans la chapelle de la maison mère. M. l'abbé Desgenettes chanta la messe et donna l'absoute.

Son corps fut transporté à Notre-Dame du Gard, d'où il fut transféré à Chevilly quelques années plus tard (1865). Il est, depuis 1967, dans la chapelle de la Maison Mère de la Congrégation du Saint-Esprit.

A la Maison Mère, la chambre qu'il occupait au moment de sa mort est devenue l'*Oratoire Libermann*, à côté de son bureau, que l'on a gardé en l'état.

Le décret d'héroïcité des vertus du serviteur de Dieu, déclarant « Vénéralable » le Père François Libermann, fut publié le 19 juin 1910.

LETTRE DU P. LIBERMANN A LA COMMUNAUTÉ DE DAKAR ET
DU GABON (19 novembre 1847 - Extraits) :

« Que la paix et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ surabondent dans vos âmes et fassent de vous des apôtres pleins de vertu et de sainteté ! Nous devons être sans cesse remplis de reconnaissance et d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ et toutes ses bontés divines pour nous et pour les âmes pauvres et délaissées auxquelles il nous envoie.

« J'apprends avec une abondante consolation la piété, la régularité, la paix et l'union de charité qui règnent parmi vous. J'en tire un bon augure pour l'avenir de la Mission. C'est sur vous, mes bien chers confrères, que repose cet avenir. Comme je vous le disais parfois au noviciat, je vous répéterai encore en ce moment, vos échecs seraient des péchés originels et vos vertus renferment une puissance et des grâces toutes spéciales. Dieu a fondé son œuvre sur sa toute-puissante volonté et sur sa divine miséricorde ; il l'anime de sa grâce et de sa divine charité, fondement qui restera toujours, j'en ai la confiance, et esprit auquel on reviendra sans cesse ; nais il n'est pas moins vrai qu'il vous a choisis pour être les premières pierres de l'édifice. Si les premières pierres d'un édifice ne sont pas bien posées, toutes les autres se mettent de travers...

« N'écoutez pas trop facilement le dire des gens qui parcourent la côte quand ils vous parlent des peuplades qu'ils auront visitées, même s'ils y sont demeurés plusieurs années. Entendez ce qu'ils vous disent, mais que leurs paroles n'aient pas d'influence sur votre jugement. Ces hommes examinent les choses à leur point de vue, avec leurs propres préventions ; ils fausseraient toutes vos idées. Entendez tout et soyez paisibles au-dedans de vous-mêmes : examinez les choses dans l'esprit de Jésus-Christ, avec indépendance de toute impression, de toute prévention quelconque, et remplis, animés de la charité de Dieu et du zèle pur que son Esprit vous donne.

« Je suis sûr que vous jugerez bien autrement de nos pauvres Noirs que tous ces hommes qui en parlent. Vous savez que si nous avions écouté ce que, unanimement, nous ont dit tous ceux qui pouvaient nous rendre compte des Noirs des colonies, ce que nous ont dit et soutenu des hommes d'ailleurs très bons, nous n'aurions jamais osé entreprendre les missions de Bourbon et de Maurice ; et cependant nos chers confrères y ont fait des merveilles et nous ont appris à en juger tout autrement que ces hommes qui nous avaient parlé, n'en avaient jugé.

« Ne jugez pas au premier coup d'œil ; ne jugez pas d'après ce que vous avez vu en Europe, d'après ce à quoi vous avez été habitués en Europe, dépouillez-vous de l'Europe, de ses mœurs, de son esprit : faites-vous nègres avec les nègres, et vous les jugerez comme ils doivent être jugés ; faites-vous nègres avec les nègres pour les former comme ils le doivent être, non à la façon de l'Europe, mais laissez-leur ce qui leur est propre ; faites-vous à eux comme des serviteurs doivent se faire à leurs maîtres, aux usages, au genre et aux habitudes de leurs maîtres, et cela pour les perfectionner, les sanctifier, les relever de la bassesse et en faire peu à peu, à la longue, un peuple de Dieu. C'est ce que saint Paul appelle se faire tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ.

« Mon cœur est avec vous. Que les vôtres soient sans cesse avec Jésus et Marie et que leur sainte charité et leur douce paix les remplissent. »

A handwritten signature in dark ink, reading "P. Libermann". The signature is written in a cursive, flowing style with a large, decorative flourish at the end.



JACQUES LAVAL
(d'après un tableau
signé « Frèrebeau »)



Gisant, à l'Île Maurice

JACQUES LAVAL (1803-1864)

La statue du Bienheureux Jacques Laval, qui se trouve dans la chapelle de la rue Lhomond, est le seul monument concret à Paris, dédié à ce premier bienheureux du pape Jean-Paul II qui lui a confié son pontificat en 1979. Ce médecin normand, devenu prêtre diocésain, a voulu se consacrer à l'évangélisation des Noirs. Premier missionnaire du Père Libermann, il exerce son apostolat missionnaire à l'Île Maurice. Il a été, aux yeux de tous, le reflet du respect et de l'amour de Dieu pour tout homme. Il est l'apôtre de tous, riches et pauvres, dans une même Eglise locale. Sa statue le représente comme le missionnaire qui offre l'Évangile, comme on offre un cadeau et une invitation chaleureuse.

L'enfance et les études

Jacques Laval naquit à Croth, en Normandie, le 18 septembre 1803. Son père était un fermier aisé, maire du village. Il n'avait que sept ans quand sa mère mourut prématurément. A l'âge de quatorze ans, il alla vivre chez un oncle qui était prêtre et qui préparait quelques garçons à entrer au séminaire ou au collège, en leur donnant des leçons particulières.

Après trois ans chez son oncle, Jacques entra au séminaire-collège d'Evreux. Il ne s'y plut pas et ne réussit guère dans ses études. Aussi voulut-il rentrer à la maison. Son père, mécontent, l'assigna aux plus rudes travaux de la ferme, si bien que Jacques demanda à reprendre ses études. Il partit pour Paris, entra au collège Stanislas, se mit au travail avec application et, en 1825, il obtint son baccalauréat.

Médecin en Normandie

Il entreprit ensuite, à la Sorbonne, des études de médecine. Au bout de cinq ans il fut reçu docteur, avec une thèse sur le rhumatisme articulaire.

De retour en Normandie, il ouvrit un cabinet, d'abord à Saint-André, dans son pays natal, puis à Ivry-la-Bataille. Il devint vite populaire. Charitable et peu exigeant pour ses honoraires, il était aimé des pauvres. Il pouvait se contenter des revenus de l'héritage laissé par ses parents (son père était mort en 1824).

A Paris, il était resté catholique sincère et pratiquant, mais un changement se produisit en lui dans la petite ville où il habitait désormais. Peu à peu il abandonna la pratique religieuse. Élégant, recherchant le confort, et même le luxe, il était de toutes les réunions mondaines. Bien que médiocre cavalier, il mettait sa vanité à monter des chevaux fringants. Mais sa conscience n'était pas en paix : lui-même avoue : « Je résistais à Dieu ». Finalement, à l'automne 1834, il se convertit radicalement, revint à la pratique religieuse, passant même de longues heures en méditation.

Prêtre et curé de paroisse

La pensée de se faire prêtre, qu'il avait eue dans son enfance, lui revint. En juin 1835, il entra au séminaire Saint-Sulpice à Paris. Les Sulpiciens l'envoyèrent dans leur maison d'Issy, pour y repasser sa philosophie et être prêt à aborder la théologie en septembre. Bien qu'il ne fût pas facile de reprendre des études à trente-deux ans et qu'il eût plusieurs fois la tentation de se retirer, il persévéra jusqu'à la fin et fut ordonné prêtre en décembre 1838. Il exerça son ministère sacerdotal pendant deux ans, à Pinterville, près de Louviers.

Vocation missionnaire

Au printemps 1840, il reçut la visite de séminaristes de Saint-Sulpice qui lui apprirent que deux de ses anciens amis de Paris, Le Vavas seur et Tisserant, songeaient à établir une œuvre spécialement destinée à l'apostolat parmi les esclaves noirs des colonies. Jacques Laval confia alors à ses visiteurs qu'il souhaiterait faire partie de l'œuvre naissante et se consacrer lui aussi à l'Œuvre des Noirs. Ses propos étaient à la fois sincères et sans conséquence. Ses visiteurs, venus à Pinterville sans mission, de retour à Saint-Sulpice, ne jugèrent pas utile d'en parler.

A cette époque, le projet de fondation d'une société de missionnaires pour la conversion des Noirs n'était pas très avancé, mais le Père Libermann venait de recevoir les encouragements de la Propagande.

A la mi-juin 1840 survint l'événement qui allait tout déclencher : le passage à Paris de Mgr William Collier, récemment nommé vicaire apostolique de l'île Maurice. Maurice est sous domination anglaise, mais la langue de presque tous les catholiques de l'île est le français. Mgr Collier se proposait d'emmener avec lui des prêtres anglais et des prêtres français. Dans ses recherches, il prit contact avec le supérieur de Saint-Sulpice qui le mit en relation avec Le Vavas seur. Celui-ci lui parla de la mission de Libermann et de l'espérance de tous les amis de l'Œuvre des Noirs de voir celle-ci se transformer en une vraie congrégation : la Société du Saint-Cœur de Marie.

Finalement, on jugea préférable que Le Vavas seur se destine à son pays d'origine, Bourbon, et c'est Tisserant qui fut désigné pour Maurice. Mgr Collier lui conseilla d'emmener avec lui un compagnon. C'est alors qu'intervint l'un des visiteurs de Pinterville, rapportant que M. Laval « avait témoigné que semblable ministère serait bien conforme à l'attrait intérieur qu'il ressentait ». Averti, Jacques Laval se réjouit de la proposition qui lui était faite et le 17 novembre 1840, il arriva à Saint-Sulpice, pour se préparer au départ par une retraite.

Le départ pour l'île Maurice

Après un certain nombre de péripéties, son départ, de Londres, avec Mgr Collier, sur le *Tanjora*, n'eut lieu que le 4 juin 1841. Il était accompagné de trois autres prêtres, un Anglais, un Irlandais et un Savoyard. Finalement, M. Tiserrand restait en France.

Bien que Jacques Laval ne fût pas passé par le noviciat de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie (qui, en fait n'ouvrit ses portes qu'en septembre 1841), il faut bien préciser qu'il en fut toujours considéré comme membre : en fait foi le registre ouvert à La Neuville, en août 1842. D'ailleurs, avant de partir, il avait abandonné ses biens à la jeune Société,

par l'intermédiaire de Le Vavas seur et c'est grâce à cette générosité que l'on put subvenir, pendant plusieurs années aux besoins de l'Œuvre.

De Londres à Maurice, la route maritime contournait l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance. Le lundi 13 septembre, vers 15 heures, après cent jours de traversée, le Tanjora parvint à Port-Louis. Jacques Laval était à pied d'œuvre pour commencer à l'île Maurice un apostolat qui allait durer vingt-trois ans.

La situation à l'île Maurice

L'île Maurice, qui avait été *l'île de France* de 1715 à 1810, était alors une colonie anglaise, mais la langue française y était restée la plus couramment employée. Le gouvernement britannique avait aussi pris l'engagement de respecter les arrêtés concordataires de 1802, concernant l'Eglise catholique. Malgré cela, en 1831, sur les neuf prêtres qui œuvraient alors à Maurice, on comptait trois Anglais, quatre Italiens et seulement deux Français.

L'Angleterre abolit l'esclavage dans toutes ses colonies en 1835. A Maurice, 66 000 esclaves furent ainsi émancipés, mais ils abandonnèrent massivement les plantations, symbole de leur servitude. On fit alors appel à l'immigration indienne : 24 000 travailleurs originaires de Madras, Bombay et Calcutta étaient déjà installés à Maurice, quand, en 1839, le gouvernement indien fit cesser ce recrutement.

Au moment où Jacques Laval s'installait à Port-Louis pour exercer son apostolat, la population y était d'une grande diversité. Parmi ses premiers catéchumènes il y avait des Noirs, anciens esclaves, originaires d'Afrique, mais aussi, des Malgaches, des Mozambicains, des Indiens, des Malaisiens, des Commoriens.

Auprès des Blancs, les débuts du P. Laval furent difficiles et souvent pénibles. Mais, passés de l'aversion à l'estime, les sentiments des Blancs évoluèrent peu à peu vers la confiance et, pour certains, vers une profonde vénération.

Des méthodes très concrètes

Renonçant au français, parlé par la classe supérieure et par les autres prêtres dans leurs sermons, le P. Laval se mit tout de suite à apprendre le créole, usité dans les masses populaires, sans tenir compte de leurs origines ethniques. Au lieu d'aborder les jeunes, il s'intéressa aux adultes. Il pensait que, sans une famille chrétienne, la jeunesse ne lui donnerait qu'une adhésion fugitive.

Les débuts ne furent pas faciles. L'évêque fit construire pour lui une maisonnette en bois, où Laval passa la plus grande partie de son temps, enseignant à des individus ou à des petits groupes les rudiments de la foi. Le soir, il accueillait des auditoires plus nombreux et bientôt, jusqu'à deux cents personnes vinrent l'écouter. En 1844, il rassemblait environ trois cents bons chrétiens et un grand nombre d'autres se préparaient à la première communion ou au mariage.

Il connut alors une période d'opposition. Il fut insulté et menacé et pendant quelque temps ses instructions du soir durent avoir lieu sous la protection de deux policiers. Mais cela n'empêcha pas le développement de ses œuvres et il dut se chercher des collaborateurs.

Catéchistes et communautés

Il donna alors sa confiance aux Noirs eux-mêmes, bien que la plupart fussent illettrés. Son premier catéchiste fut un jeune homme d'une vingtaine d'années, si infirme qu'il se déplaçait sur les mains et les genoux. Assez vite des petites communautés s'organisèrent partout autour des catéchistes. Elles construisaient chapelles ou lieux de réunions, dont plusieurs par la suite devinrent des paroisses. Des femmes, qu'il appelait ses *conseilleuses*, l'assistaient, non seulement pour le catéchisme, mais surtout pour les visites des malades.

On a gardé le souvenir de certains parmi les premiers collaborateurs du P. Laval. Le plus connu était Emilien Pierre, qui catéchisa les pauvres pendant plus de vingt ans, « en tout lieu et à toute heure du jour ». On s'adressait volontiers à Jean-Marie Prosper, charpentier, pour des missions de confiance. Jean-Marie Mézelle, ouvrier maçon, servait chaque matin, à cinq heures la messe du P. Laval et celui-ci appréciait sa simplicité, sa bonhomie et sa vie exemplaire. On n'a pas oublié non plus le nom de Ma Céleste, dont le zèle s'exerçait surtout auprès des malades pour les préparer à bien mourir.

Jacques Laval ne s'en tint pas à l'instruction et à l'éducation religieuse. Il encouragea les convertis de ces petites communautés à élaborer des programmes d'assistance. Il plaçait de nouveau sa confiance dans la générosité et la compétence de ces anciens esclaves sans instruction. Ceux-ci formèrent leurs propres *Caisses de Charité*, dont ils choisirent assistants et trésoriers. Dans les réunions mensuelles, ceux-ci déterminaient qui avait besoin d'être assisté et quelle contribution chacun fournirait. Laval lui-même restait en dehors des collectes et de leur répartition. Il se bornait à soumettre à toute la communauté un rapport mensuel à la messe du dimanche.

L'administration du sacrement de pénitence devint progressivement la principale occupation de Laval. Quatre ans après son arrivée à Maurice, un mouvement de masse vers l'Eglise commença à se produire.

Jacques Laval et ses confrères

Les mauvaises dispositions du gouvernement anglais retardaient l'introduction de nouveaux missionnaires du Saint-Cœur de Marie à Maurice et Laval dut attendre décembre 1846 pour recevoir l'aide d'un premier confrère, le Père Prosper Lambert. Trois autres suivirent bientôt : le Père François Thévaux, en octobre 1847, le Père François Thiersé, en septembre 1848 et le Père Jean-Marie Baud, en janvier 1850.

Il n'est pas possible de rendre compte en quelques lignes des activités de Jacques Laval et de ses confrères. En voici cependant quelques aspects, selon divers témoignages.

A la fin de 1847, Laval, Lambert et Thévaux passent de quatre à huit heures par jour au confessionnal et entendent près de huit mille confessions par mois. Le Père Le Vasseur, après une visite à Maurice, écrit : « Je suis épouvanté à la vue d'un tel travail... mais je me borne à les conjurer de prendre tous les moyens compatibles avec le travail qu'ils ont, pour conserver leur santé ».

En 1852, Laval écrit à Libermann : « Nous avons eu à peu près trois mille communions, tant pour le Port que Sainte-Croix et Petite Rivière, avec une quantité de nouveaux convertis, Créoles, Malgaches, Mozambiques et quelques Indiens. Il nous faudrait de la place dans l'église pour les mettre et nous n'en avons point. Le premier besoin de ce pauvre pays, ce sont des églises. Le bien est arrêté net à cause de ça ».

En même temps il fait part de son étonnement de voir ses confrères métamorphosés en architectes : « Baud agrandit une nouvelle fois la chapelle Sainte-Croix et dans le faubourg de Cassis il entreprend de remplacer un ancien magasin qui servait d'oratoire, en une église de mille deux cents places. A la Montagne Longue, Lambert reprend entièrement, en plus solide et plus grand, la chapelle Notre-Dame de Délivrance. Dans le quartier du Grand Port, Thiersé n'arrête pas. A peine a-t-il fini une chapelle d'un-côté qu'il en commence de l'autre ».

Supérieur malgré lui

Pour ses confrères, dans le ministère sacerdotal, Jacques Laval est un exemple et un entraîneur. Mais il n'avait aucune idée de la vie communautaire : n'ayant pas fait de noviciat, il n'était pas préparé à la pratique.

A la fin de l'année 1848, avait eu lieu l'union entre la Congrégation du Saint-Esprit et celle du Saint-Cœur de Marie, union qui comportait la « disparition » de cette dernière. Comme beaucoup de ses confrères, Jacques Laval partageait sur ce point l'avis du Père Le Vasseur qui écrivait : « J'ai la plus grande peur, pour ne pas dire la certitude que cette fusion soit une déplorable confusion ».

Cette réaction s'expliquait par le manque d'informations. Après les précisions données par Libermann dans des lettres qui mettaient souvent longtemps à parvenir, le ton changea : « J'approuve de tout mon cœur la fusion, disait le même Le Vavas seur. Je puis vous assurer de l'adhésion parfaite de tous nos confrères de Bourbon et de Maurice ».

Nommé supérieur de sa communauté, le Père Laval n'avait accepté cette charge qu'avec réticence et il n'y fut jamais à l'aise. « Le Père Laval, disait un de ses confrères, n'est guère fait pour être membre d'une communauté et surtout pour en être supérieur. Il n'aime pas les règles, s'en soucie peu pour lui et pour les autres. Il n'a jamais fait de noviciat et n'a pas vécu en communauté. Pourvu que le travail marche, c'est tout ce qu'il lui faut ». Tous n'étaient pas aussi sévères.

Laval reconnaît lui-même : « Le défaut principal vient de moi qui occupe une place dont je suis incapable de bien remplir les fonctions, vu que je n'en connais pas bien les devoirs, n'ayant pas eu le bonheur de vivre en communauté. Quand on manque par les fondements, c'est bien difficile de bâtir l'édifice ». Est-ce un défaut si grave de n'être pas bon supérieur, quand on le reconnaît avec tant d'humilité ?

Les dernières années

Quinze ans d'un labeur incessant, en même temps que de sévères pratiques de pénitence, suffirent à épuiser les forces du fragile missionnaire. En 1856, puis de nouveau en 1857, il eut une attaque pendant qu'il écoutait les confessions. L'année suivante, nouvelle attaque, en chaire cette fois, bientôt suivie de deux autres. Laval comprit que son ministère actif touchait à sa fin. Dès lors, il ne put guère qu'offrir ses prières et ses souffrances pour ses bien-aimés Mauriciens. Cependant, quand il se sentait un peu mieux, il s'arrangeait pour donner, de temps en temps, quelques instructions aux petits enfants et à quelques adultes.

Habituellement, on pouvait le trouver dans un coin, près de l'autel, en communication silencieuse avec le divin Maître à qui il avait consacré sa vie. La mort vint le prendre le 9 septembre 1864, en la fête de saint Pierre Claver, cet autre grand apôtre des esclaves noirs.

Il n'y avait eu personne pour l'accueillir à son arrivée à Maurice. Il y en eut 40 000 pour accompagner à sa tombe leur Père bien-aimé. Le petit monument qu'on y érigea devint vite un centre de pèlerinages fréquenté toute l'année. Toutes les catégories religieuses de l'île, hindous, mulsumans, confucianistes et chrétiens ont leur jour de fête en son honneur ; mais le 9 septembre est la fête de tous.

Le 29 avril 1979, le pape Jean-Paul II a porté à son comble la joie des Mauriciens, en plaçant officiellement sur les autels le Bienheureux Jacques Laval.

LETTRE DU P. LAVAL AU P. LIBERMANN (15 octobre 1844 - Extraits)

« Voilà trois années que nous travaillons la terre de Maurice et jusqu'ici nous avons fait bien peu de récolte ; les esprits étaient si mal disposés, on était si mal prévenu en notre faveur à notre arrivée ! Voici, Monsieur le Supérieur, le fruit de trois années ; à peu près deux cent cinquante personnes instruites et baptisées, Malgaches et Mozambiques, trois cent cinquante mariages, tant Créoles que Malgaches et Mozambiques, à peu près trois cent vingt premières communions, peu de jeunes, presque tous des vieux ; presque tout a persévéré, excepté quelques jeunes filles et jeunes gens que l'on a été obligé d'éloigner des sacrements, à peu près dix-huit à vingt.

« Je suis très difficile pour donner le baptême et le mariage et surtout pour la première communion, non pas pour l'instruction, mais pour la conduite ; il me semble qu'il faut prendre bien des précautions pour tâcher d'assurer la persévérance et qu'il vaut mieux avoir trois à quatre cents bons chrétiens, que de faire faire la première communion à tort et à travers et de voir des déserteurs.

« Voici, M. le Supérieur, mon petit règlement de vie de chaque jour : à 5 heures du matin, lever, visite à la prison pour la prière du matin aux prisonniers, hommes et femmes ; à 6 heures moins un quart, j'entre à l'église pour y faire une demi-heure d'oraison, 1/2 heure de préparation à la Sainte Messe ; à 7 heures, la Sainte Messe ; action de grâces, 1/2 heure ; confessionnal jusqu'à 9 heures 1/2, 10 heures ; 10 h 1/2, récitation des petites heures, un peu de lecture d'Ecriture Sainte, un quart d'heure pour le déjeuner, puis le restant de la journée est employé à apprendre la prière, confesser, marier, baptiser, visiter les malades ; à 4 heures, au confessionnal ; à 5 heures, visite à la prison pour la prière du soir aux hommes et aux femmes ; à 5 heures 1/2, confessionnal jusqu'à 7 heures ; puis, à 7 heures, commence le chapelet, instruction ; à 8 heures la grande prière, suivie de quelque cantique ; quelques personnes qui ne connaissent pas, soit leurs prières, soit leurs mystères et sacrements, restent, et l'instruction se continue jusqu'à 9 heures du soir ; à 9 h 10 sonnant, je ferme la porte de l'église, une petite prière, un petit souper et en voilà jusqu'au lendemain 5 heures encore à recommencer sur le même pied.

« Voilà mon genre de vie depuis trois ans ; quelquefois un peu fatigué, mais allant cependant toujours clopin-clopant. Marie notre bonne Mère, c'est elle qui me soutient et me console dans toutes mes peines, mes découragements, quelquefois mes ennuis et mes dégoûts.

« Priez pour que je ne déshonore pas le saint titre de missionnaire du Saint et Immaculé Cœur de Marie. Mille fois plutôt mourir ! »

Laval
M. M. S. J. C. M.



DANIEL BROTTIER
(après la guerre 1914-1918)



Une de ses dernières photos

DANIEL BROTTIER (1876-1936)

La statue du P. Daniel Brottier qui a été placée dans la chapelle de la rue Lhomond nous le présente dans ses dimensions multiples. Comme le P. Laval, Brottier a d'abord été prêtre séculier en France. Il accueille l'appel à la vie religieuse et missionnaire et le réalise dans la Congrégation du Saint-Esprit, en trois étapes : missionnaire au Sénégal, aumônier militaire volontaire pendant la guerre, directeur de l'Œuvre des Orphelins Apprentis d'Auteuil. Donner courage et dignité par l'Évangile, aux Noirs, aux soldats, aux orphelins, tel est le lieu où il a construit son chemin de sainteté. Dans le projet spiritain, il incarne l'évangélisation et le soutien des plus délaissés, victimes de la pauvreté ou de la guerre, victimes de situations familiales. Il a été béatifié en 1984.

L'enfance et les études

Daniel Brottier naquit le 7 septembre 1876 à la Ferté-Saint-Cyr, près de Beaugency, au diocèse de Blois. Il reçut de ses parents une éducation chrétienne et manifesta très tôt son désir d'être prêtre. Quelques mois après sa première communion, en octobre 1887, il entra au petit séminaire de Blois. Brillant dans ses études, Daniel était aussi bon camarade, d'une nature droite, gaie et entraînante, mais il avait à combattre des tendances à l'orgueil et à la colère. Il sut bien par la suite éviter l'un et maîtriser l'autre.

Déjà, dans ses yeux luisait une flamme claire. Regard étonnant qui, tout au long de sa vie, subjuguera ses visiteurs d'un moment comme ses amis les plus fidèles. De cette époque date un mal de tête tenace et lancinant qui se déclara lors d'une maladie, quand il avait treize ans et qui ne le quittera plus jamais.

On a dit de lui, à la fin de ses études secondaires : « Elève éveillé et résolu, assez sûr de lui-même et d'une physionomie ouverte et sympathique », et « Aucun art ne lui était indifférent. Il aimait particulièrement la musique. Il jouait de l'orgue et chantait à merveille. Il exécutait la photographie aussi bien que les maîtres de l'art ».

Séminaire et professorat

En octobre 1892 il commença la philosophie au grand séminaire de Blois et le 8 décembre suivant eut lieu la prise de soutane. Il franchit normalement les étapes vers le sacerdoce ; sous-diaconat, diaconat et fut ordonné prêtre dans la chapelle du grand séminaire, le 22 octobre 1899.

L'évêché de Blois lui confia alors la charge de professeur au collège de Pontlevoy. On peut voir dans ces trois ans d'un travail d'éducateur une préparation lointaine à ce qui l'attend plus tard à Auteuil.

Pendant son séjour à Pontlevoy, peu à peu mûrit son projet de partir en mission. Il s'orienta vers la Congrégation du Saint-Esprit.

Vocation missionnaire

Le 26 septembre 1902, Daniel Brottier commença son noviciat à Grignon-Orly, dans la banlieue Sud de Paris. Il avait eu du mal à faire accepter sa vocation missionnaire par son père. Alors que Daniel se préparait à prononcer ses vœux de religion, son père écrivit au maître des novices pour lui faire remarquer que la santé délicate de son fils l'empêchait d'aller vivre dans des climats malsains et mortels. S'en remettant à la volonté de ses supérieurs, Daniel Brottier s'engagea, le 30 septembre 1903, par la profession religieuse temporaire.

Le Sénégal

Aussitôt faite la profession, il reçut son obédience pour le Sénégal, nommé vicaire à la paroisse Saint-Louis. Le climat du Sénégal était réputé modéré et cette désignation répondait partiellement aux mises en garde de son père. Arrivé à Saint-Louis le 27 novembre 1903, il y fit son premier sermon le 8 décembre, en la fête de l'Immaculée Conception. Son auditoire, curieux et réservé au départ, apprécia la nouveauté du ton et désormais ses prédications et ses causeries furent toujours très suivies.

A cette époque, l'administration française appliquait, au Sénégal, la politique de laïcisation de M. Combes. Le 18 juillet 1904, les Frères de Ploërmel et les Sœurs de Cluny durent quitter leurs écoles et les hôpitaux.

Le Père Brottier participa alors activement à la création et à l'organisation d'un patronage où on pourrait continuer à donner une éducation chrétienne à la jeunesse. En même temps il fut nommé directeur du *Cercle Jeanne d'Arc*, ouvert aux hommes de la paroisse et aux militaires en garnison. Par la suite, il prit de nombreuses autres initiatives dans des domaines très différents : jardin d'enfants et Comité de l'enfance, bulletin paroissial (*l'Echo de Saint-Louis*), chorale...

Mais, secouée par un accident de cheval au début de son séjour, puis ébranlée par une insolation, la santé de Daniel s'altérait de plus en plus. Il lui fallut rentrer en France. Le 6 août 1906, il s'embarqua sur le *Chili*, pour un repos de six mois. Au cours de ce séjour, il éprouva un attrait pour la solitude, prit contact avec une trappe du Brésil, mais ce projet n'eut pas de suite.

Deuxième séjour au Sénégal

Ayant repris des forces, il rentra au Sénégal en janvier 1907 où, malgré certaines oppositions, il reprit ses diverses activités. Il y ajouta la fondation de la fanfare *La Faidherbe* et s'intéressa aussi à la botanique : greffe de manguiers (il laisse son nom à la *mangue Brottier*), greffe de rosiers : la vente de roses lui procurait des ressources pour ses œuvres. Il s'efforça aussi de promouvoir la lecture de livres bien choisis et encouragea la *Bonne Presse*. Il continuait à pratiquer la photo et fit éditer des cartes postales. La plupart des négatifs sur plaques de verre qu'il avait laissés après lui, ont malheureusement disparu ou ont été détruits.

Le surmenage, s'ajoutant à un fond de santé fragile et une nouvelle insolation finirent par avoir raison durablement de ses forces. Le 29 juin 1911, Mgr Jalabert, son évêque, accompagnait sur le paquebot *Italie*, un Père Brottier qui ne reverrait jamais plus les rives africaines.

Après quelques semaines de repos en Suisse, il tenta un nouvel essai à la trappe, celle de Lérins (Saint-Honorat) cette fois. Mais, bientôt il écrivit à

Mgr Le Roy, Supérieur général des Spiritains : « Je vous reviens en bon enfant prodigue, après avoir consciencieusement discuté la question. J'ai tout ce qu'il faut pour faire un bon trappiste, mais ma santé ne semble pas vouloir s'adapter à la situation ».

Le souvenir Africain

Mgr Jalabert, évêque de Dakar, rappela alors à Daniel Brottier leur commun regret de constater que le Sénégal n'avait pas de cathédrale. Il nomma le Père Brottier son vicaire général, résidant en France, chargé de promouvoir le projet de la *Cathédrale du Souvenir Africain*.

La campagne fut lancée à Paris, dans l'église Saint-Augustin, par Mgr Jalabert lui-même, qui y prononça un discours dont l'éloquence déconcerterait de nos jours.

En janvier 1912, l'évêque de Dakar rédigea son « Appel à la France » : « Je propose de construire une cathédrale à la mémoire des héros de l'épopee africaine : explorateurs, missionnaires, soldats, marins, administrateurs, commerçants, morts là-bas au service de la France. Le monument s'élèvera dans la ville la plus considérable de l'A.O.F., la ville par laquelle presque tous les pionniers de la conquête africaine ont passé, la ville d'où est parti Marchand, où expira Savorgnan de Brazza : Dakar... ». Cet extrait donne le ton ! Il faut évidemment le lire en se mettant dans l'esprit du temps.

Pour la réalisation de ce projet, le Père Brottier entra en relation avec les familles des victimes de l'aventure africaine. Ses lettres se comptèrent par centaines. Il publia des extraits des réponses qu'il reçut dans la *Revue mensuelle du Souvenir Africain*.

Aumônier militaire volontaire

Survint la guerre de 1914-1918. Daniel Brottier avait été réformé en 1901, mais il se proposa comme aumônier militaire volontaire. Le 26 août 1914 il rejoignit la 26^e division d'Infanterie.

Pour avoir des détails sur le Père Brottier pendant la « Grande Guerre », on consultera ses biographies. Citons seulement quelques témoignages :

« Cet homme appartenait à tous et, partout où la mort nous frôlait, il était là. Ceux qui ne croyaient pas étaient tout près de croire. »

« Après des journées harassantes, alors qu'il était épuisé, il était toujours volontaire pour d'interminables parties de cartes avec les poilus, pour les distraire et leur donner du moral. Ceux qui prétendent qu'il n'a rien fait d'extraordinaire ne l'ont pas vraiment connu. »

« Le Père Brottier, c'était le réconfort moral toujours prêt à se faire sentir. Dès qu'il était là, on était tranquille. Il racontait tellement d'histoires et si drôles que nul cafard n'aurait tenu. Et cela, quelle que fût l'intensité du marmitage. »

Des cinq citations adressées au Père Brottier au cours de la guerre, retons la dernière qui les résume toutes : « A l'ordre de l'Armée, le 29 juin 1918 : Brottier Daniel, âme magnifique où s'allient harmonieusement l'ardeur du soldat et le dévouement de prêtre, légendaire au régiment dont il partage toujours les heures pénibles. Pendant les attaques des 1^{er} et 2 juin, à Troesnes, parcourait la ligne pour relever et secourir les blessés, allant les chercher en avant de nos postes, sous le feu des mitrailleuses et encourageant les combattants. Est resté à Troesnes, malgré les relèves de bataillon, subissant, le 3, une nouvelle attaque et, dans les jours suivants, un bombardement très dur. Exerce sur les combattants qu'il soutient moralement aux heures difficiles, par ses encouragements et son exemple, l'influence la plus heureuse ».

Même pendant la guerre le *Souvenir Africain* ne quittait pas ses pensées. Déjà, en 1916, il avait écrit : « Ma foi dans l'étoile du Souvenir Africain reste entière. Il y aura plusieurs moyens susceptibles de succès. Ayons d'abord la victoire et le reste viendra facilement ».

L'Union Nationale des Combattants

Jamais à cours d'idées, le Père Brottier conçut, dès 1917, le projet de l'*Union Nationale des Combattants*, avec sa devise « Unis comme au front ». Il eut même l'occasion d'en parler à Clemenceau et celui-ci fut immédiatement conquis. L'organisme se mit en place, avec son complément, l'*Escompte du Combattant*, qui proposait aux soldats démobilisés le règlement immédiat, en espèces, de leur bon de démobilisation. En quelques semaines, l'Union compta plus de quatre cent mille adhérents. Ils atteignirent bientôt trois millions.

L'aumônerie militaire pendant la guerre, l'organisation du mouvement des Anciens Combattants, tinrent une grande place dans la vie du Père Brottier ; c'est important de le souligner. Lui-même n'a-t-il pas dit : « Si j'ai fait quelque chose de bien dans ma vie, c'est sur les champs de bataille ».

Et pourtant, une autre phase de sa vie va commencer, importante elle aussi, quand on va lui confier une œuvre à laquelle son nom restera attaché.

Les Orphelins Apprentis d'Auteuil

Devenu directeur des *Orphelins Apprentis d'Auteuil*, il s'installa au 40 rue La Fontaine, le 19 novembre 1923.

L'abbé Roussel avait fondé cette œuvre en 1866. Ses successeurs furent, en 1895, l'abbé Fontaine et, en 1901, l'abbé Blétit. En 1923, l'abbé Muffat, qui dirigeait l'Œuvre depuis 1914, demanda à en être déchargé. L'archevêché de Paris s'adressa à Mgr Le Roy, supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit, et c'est ainsi que le choix se porta sur le Père Brottier.

Sa première initiative fut d'entreprendre, par souscription, un sanctuaire à Sainte-Thérèse de Lisieux. « Ce dont les enfants ont été sevrés, disait-il, c'est d'affection. Thérèse sera leur maman. » Après la guerre, le P. Brottier avait appris de Mgr Jalabert que celui-ci était persuadé d'avoir obtenu pour lui la protection de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. De là dataient sa dévotion et sa confiance envers la petite Sainte.

Les débuts à Auteuil furent difficiles. La guerre avait déstabilisé cette œuvre, les dettes n'avaient cessé de croître, et le personnel désabusé, avait laissé s'instaurer parmi les jeunes une mentalité détestable.

Il en fallait plus pour démonter le nouveau directeur : « Les Allemands n'ont pas eu ma peau, dit-il à un ami. Ce ne sont pas les gosses d'Auteuil qui l'auront ! » Avec lui, une qualité des relations, une joie de vivre et de travailler s'instaurèrent dans l'Œuvre... ce qui, au dire d'un de ses biographes, aurait amené cette déclaration d'un jeune enfant : « Je voudrais devenir Orphelin d'Auteuil ! »

Pour réaliser son projet de construction d'une chapelle dédiée à Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus, le Père Brottier stimulait régulièrement collaborateurs et bienfaiteurs. Le magazine d'Auteuil « La France Illustrée » se couvrit d'annonces de kermesses, d'éditoriaux vibrants. Le 5 octobre 1930, le cardinal Verdier, archevêque de Paris, procéda à la consécration du sanctuaire, dont la fête annuelle attirera bientôt jusqu'à vingt mille personnes.

En même temps, il fallait payer les dettes et trouver des ressources pour la vie quotidienne. Le Père Brottier donna pour cela beaucoup de son temps à la correspondance. Il recevait aussi de nombreux visiteurs, bienfaiteurs ou non. A quelqu'un qui lui dit « Quelle chance vous avez, tout vous réussit », il répliqua : « Ma chance, ce fut de travailler sans répit de 5 heures du matin à minuit, d'écrire des lettres et de recevoir des visites par milliers ».

Ici aussi il faut renvoyer à des biographies plus détaillées. Soulignons seulement une des caractéristiques du Père Brottier, déjà signalée auparavant, mais qu'il développa plus encore à Auteuil :

Daniel Brottier, homme de médias

Pour employer le langage actuel, Brottier fut homme de « médias ». En voici quelques exemples :

Avec lui le *Courrier d'Auteuil* atteindra 300 000 exemplaires mensuels. *L'Ami des enfants* sera tiré à 70 000 exemplaires. *La France Illustrée* (fon-

dée en 1874) touchera chaque semaine 100 000 abonnés. Et pourtant il jugea nécessaire d'abandonner la gestion de *La France Illustrée* : il pensait que cela risquait de le détourner de son œuvre principale. En 1930, il fonda la revue *Missions* où la mise en pages présentait une certaine originalité. En trois ans *Missions* atteignit un tirage de 40 000.

Il utilisa l'affichage dans le métro, avec l'effigie de Sainte-Thérèse de Lisieux, pour inviter à des concerts au profit de sa chapelle.

En 1927, il ouvrit aux écoles et aux patronages la salle *Auteuil, Bon-Cinéma*. On y compta 600 000 spectateurs en quatorze ans.

Le développement de l'Œuvre

Sous la direction du P. Brottier, Auteuil s'agrandit et les succursales se multiplièrent : le Vésinet (1930), La Motte-Grenet (1931), Saint-Michel-en-Priziac et Saintry (1932), Malepeyre et Restigné (1933), Perpezac et Verneuil-sur-Indre (1934), Nice et Caminel (1935). Il faut y ajouter l'organisme *le Foyer à la campagne* (1933). Dans l'ensemble de ces maisons, en 1936, on accueillait mille quatre cents orphelins.

On ne peut citer ici tous les collaborateurs du P. Brottier. Mentionnons cependant le P. Yves Pichon, qui vécut dans son intimité et fut son biographe ; M. David, « homme extraordinaire, dit de lui le P. Brottier, qu'on ne dérangeait jamais, mais qui se dérangeait sans cesse » ; M. Mouillier, polytechnicien, qui mena à bien la modernisation des ateliers, tout en se montrant soucieux de formation humaine : M^{lle} Colonvillé, rédactrice de *l'Ami des enfants* ; M^{lle} Bigot, l'organisatrice géniale des Foyers à la campagne... Avec le regret de se limiter à ces quelques noms.

Les dernières semaines

Le 2 février 1936, avait lieu à Dakar la consécration, par le cardinal Verdier, légat du pape, de la Cathédrale du Souvenir Africain. Le Père Brottier, dont la santé laissait à désirer depuis quelque temps, ne put s'y rendre.

Le lundi 3 février, épuisé, il se coucha en fin de matinée, pour ne plus se relever. Il était terrassé par une fièvre intense, de violents maux de tête et de vives douleurs à la poitrine. Une congestion pulmonaire double se déclara. Quelques jours plus tard, une grippe infectieuse ajouta encore à ses tourments et il fut transporté à l'hôpital.

Arrivé à l'hôpital Saint-Joseph mourant, il lui restait assez de forces pour survivre pendant onze jours. Ce fut vers 4 heures du matin, le 28 février 1936 que Daniel Brottier rendit le dernier soupir.

Il fut béatifié le 25 novembre 1984, par le pape Jean-Paul II.

TRE DU P. BROTTIER A MGR LE ROY (supérieur général)
mande de profession - 19 août 1903)

Monseigneur,

Je suis prêtre ; j'ai 27 ans et un peu de bonne volonté. Pour les aptitudes, je n'ai jamais brillé dans aucun genre. Mon état de santé, s'il n'est pas très brillant, n'a cependant pas empêché jusqu'ici d'aller et venir, tout comme les autres religieux, et je suis convaincu que la vie active du missionnaire au grand air me tendra.

En entrant dans la Congrégation du Saint-Esprit, j'ai eu en vue les missions et la vie religieuse, au même titre je dirais, ne voulant pas être missionnaire sans être religieux, avec un peu l'arrière-pensée de ne pas être religieux sans être missionnaire.

J'ai étudié et je crois avoir compris l'étendue des obligations de la vie religieuse dans la Congrégation. La charité surtout, la simplicité, l'obéissance aveugle m'espère que, Dieu aidant, je pourrais, malgré certains défauts que n'a pas complètement déracinés l'année de noviciat, n'être pas trop encombrant pour mes supérieurs et mes confrères de demain.

Quant à la vie de mission, je l'ai toujours envisagée, dès l'âge de 12 ans, comme la vie d'un homme qui veut se sacrifier et s'immoler pour le salut des âmes, goutte à goutte, qu'importe ! Si cependant il m'était permis d'exprimer une préférence, ce serait pour la première éventualité.

C'est vous dire que la tête ne me tient pas trop sur les épaules, j'ai du reste de nombreuses raisons pour cela. Je ne voudrais pas être présomptueux, mais, si vous avez crainte plus périlleux, où il faille risquer quelqu'un, je vous dis bien simplement : moi !

Du sang de missionnaire, c'est de la semence de chrétien. Ça a été ma première préférence au R.P. Genoud, quand je m'ouvris à lui de mes projets. Je ne la retirerai pas avant une année de noviciat.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage du religieux respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur l'enfant très humble et très obéissant. »



LETTRE DU P. BROTTIER A MGR LE ROY (supérieur général)
(Demande de profession - 19 août 1903)

Monseigneur,

« Je suis prêtre ; j'ai 27 ans et un peu de bonne volonté. Pour les aptitudes, je n'ai jamais brillé dans aucun genre. Mon état de santé, s'il n'est pas très brillant, ne m'a cependant pas empêché jusqu'ici d'aller et venir, tout comme les autres mortels, et je suis convaincu que la vie active du missionnaire au grand air me conviendra.

« En entrant dans la Congrégation du Saint-Esprit, j'ai eu en vue les missions et la vie religieuse, au même titre je dirais, ne voulant pas être missionnaire sans être religieux, avec un peu l'arrière-pensée de ne pas être religieux sans être missionnaire.

« J'ai étudié et je crois avoir compris l'étendue des obligations de la vie religieuse dans la Congrégation. La charité surtout, la simplicité, l'obéissance aveugle et j'espère que, Dieu aidant, je pourrais, malgré certains défauts que n'a pas complètement déracinés l'année de noviciat, n'être pas trop encombrant pour mes supérieurs et mes confrères de demain.

« Quant à la vie de mission, je l'ai toujours envisagée, dès l'âge de 12 ans, comme la vie d'un homme qui veut se sacrifier et s'immoler pour le salut des âmes, vite ou goutte à goutte, qu'importe ! Si cependant il m'était permis d'exprimer une préférence, ce serait pour la première éventualité.

« C'est vous dire que la tête ne me tient pas trop sur les épaules, j'ai du reste de bonnes raisons pour cela. Je ne voudrais pas être présomptueux, mais, si vous avez un poste plus périlleux, où il faille risquer quelqu'un, je vous dis bien simplement : Me voici !

« Du sang de missionnaire, c'est de la semence de chrétien. Ça a été ma première parole au R.P. Genoud, quand je m'ouvris à lui de mes projets. Je ne la retirerai pas après une année de noviciat.

« Daignez agréer, Monseigneur, l'hommage du religieux respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur l'enfant très humble et très obéissant. »



POUR MIEUX CONNAITRE :

* **Claude Poullart des Places :**

Joseph Michel CSSp, « Claude-François Poullart des Places »
Editions Saint-Paul, Paris, 1962, 349 p.

* **François Libermann :**

– Alphonse Gilbert, « Dieu est tout »
Editions Les Arcades d'Auteuil, Paris, 1990, 155 p.
– Paul Coulon et Paule Brasseur, « Libermann, 1802-1852 »
Editions du Cerf, 1988, 938 p.

* **Jacques Laval :**

Joseph Michel CSSp, « Le Père Jacques Laval »
Editions Beauchesne, Paris, 1976, 476 p.

* **Daniel Brottier :**

Alphonse Gilbert, « En confiance »
Editions Les Arcades d'Auteuil, Paris, 1990, 597 p.

* **Les Spiritains :**

– Henry J. Koren CSSp, « Les Spiritains »
Editions Beauchesne, Paris, 1982, 633 p.
– Album : « La joie d'évangéliser », 31 p.
C.I.M., 30 rue Lhomond, 75005 Paris

* Pour le P. Brottier, signalons la biographie parue dans la *Revue de Saint-Joseph*, depuis le numéro 863, avec des détails inédits et de très nombreuses illustrations.

REVUE DE SAINT-JOSEPH – 26400 ALLEX.

Table des matières

Claude Poullart des Places	2
François Libermann	8
Jacques Laval	16
Daniel Brottier	24

3 5282 00629 3560

Duquesne University



3 5282 00629 3560

